



**HAL**  
open science

## Circulations transatlantiques.

Renée Fregosi

► **To cite this version:**

Renée Fregosi. Circulations transatlantiques.. Séminaire sur l'Autre, Nov 2009, Paris, France. halshs-00526156

**HAL Id: halshs-00526156**

**<https://shs.hal.science/halshs-00526156>**

Submitted on 13 Oct 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Circulations transatlantiques. Renée FREGOSI

Eléments de la conférence donnée à l'école doctorale 122. samedi 28 novembre 2009

### Introduction

Les Français s'établirent dès le début du 16<sup>ème</sup> siècle sur le continent sud-américain, à partir de l'abordage d'un capitaine normand, Paulmier de Gonneville, sur les côtes brésiliennes le 6 janvier 1504. Son navire ayant été détourné de la route des Indes par des vents contraires, il resta six mois sur cette côte américaine. Le récit du voyage de Gonneville constitue le premier témoignage direct en langue française sur les sociétés amérindiennes du Brésil. Les voyageurs sont alors fascinés par la vie heureuse des indigènes avec qui ils échangent des dons par gestes puis des tentatives de communication verbales élémentaires. Ces marins sont également séduits par la beauté et la liberté sexuelle des femmes.

À la suite de ce premier récit, les équipages d'hommes frustrés recrutés dans les ports normands (Rouen, alors deuxième ville de France, Dieppe, Fécamp, Honfleur), s'embarquaient autant pour la perspective de s'enrichir que pour celle de connaître cette vie libre et belle. Aussi, nombreux furent ceux qui "se fixèrent dans les villages amérindiens alliés et devinrent, de par leur rôle d'intermédiaires, les premiers informateurs-ethnologues sur les sociétés tupi dont ils avaient une connaissance de première main"<sup>1</sup>. Ce sont ces normands installés parmi les peuples autochtones que l'on nommera "trucheman" puis "truchement", à du mot l'arabe "tarjoman" qui signifie interprète, traducteur.

En novembre 1555, une expédition est menée par Nicolas Durand de Villegagnon débarque sur un îlot de la baie de l'actuelle Rio de Janeiro. Cet ancien capitaine des galères est missionné secrètement et financé par le roi de France Henri II pour fonder une tête de pont française sur les côtes du Brésil dans la perspective sinon d'évincer du moins de faire jeu égal avec les Espagnols et les Portugais installés au nouveau monde depuis alors un demi-siècle. L'expédition de 600 personnes comporte plusieurs dizaines de "droit commun" et des prostituées, comme toutes les entreprises de premiers peuplements. Dans l'expédition de Villegagnon, se trouve également des moines cordeliers, dont l'un d'eux, André Thévet éprouvé par le voyage et le changement de climat, ne restera que quelques semaines (alors la plupart du temps) et repartira en France à la première occasion. Le récit qu'il fera à son retour en France décrit des gens "sans foi ni loi, sans religion, sans civilité mais vivant comme des bêtes irraisonnables".

Or, Villegagnon, ancien chevalier de l'ordre de Malte, est partisan de la réforme religieuse prônée par Calvin. Il souhaite "s'employer à l'avancement du règne de Jésus-Christ" et

---

<sup>1</sup> Eric NAVET, Le rôle des truchements dans les relations franco-amérindiennes sur la côte du Brésil au XVI<sup>e</sup> siècle. Quelques réflexions sur les notions de *découverte*, d'*échanges* et de *communication*. Voir le site : [http://celia.cnrs.fr/FichExt/Am/A\\_19-20\\_04.htm](http://celia.cnrs.fr/FichExt/Am/A_19-20_04.htm)

« Un peu partout, de la Nouvelle France (dans ce qui deviendra le Canada) à la France Antarctique (dans ce qui deviendra le Brésil), pour ne parler que des Français, -mais, dans une moindre mesure peut-être, il en va de même dans les régions sous dominations ibérique et anglo-saxonne-, dès les débuts de la colonisation, il se trouva des hommes pour échapper aux contraintes de la vie civilisée et *s'ensauvager*, en épousant des femmes amérindiennes et en vivant *comme les sauvages*. La politique des autorités religieuses et laïques, en Amérique du Nord, fut un temps d'encourager les mariages mixtes, avec l'idée qu'ainsi les Amérindiennes adopteraient, avec leur descendance, les habitudes de vie des Chrétiens. Mais le processus d'assimilation, politique traditionnelle des gouvernements français envers les peuples colonisés, fonctionna à l'envers ; c'était plutôt les Français qui adoptaient le mode de vie sauvage. L'hémorragie des forces vives de la colonie, en Nouvelle France, incita même les autorités à interdire la *course*, le commerce des fourrures, avec l'espoir de retenir les jeunes hommes trop épris d'indépendance. »

“fonder au Brésil un établissement français où ceux qui seraient persécutés par le fait de leur religion pourraient trouver asile”. Le nouveau monde est pour lui un refuge mais nullement le paradis : ils considèrent les indigènes comme des créatures sataniques et craint particulièrement que les hommes ne se laissent attirer par les femmes tamoyo -une population tupi qui occupait cette région. C’est pourquoi il choisit de fonder sa colonie sur une île éloignée du continent et de ses tentations. Dans ce huit clos, les querelles théologiques avec les moines catholiques vont devenir si violentes, que les cordeliers quittent l’île et rejoignent la côte où ils vivront auprès des indigènes et des truchements.

L’année suivante en 1556, soumis aux règles strictes de Villegagnon, une partie des colons de “l’île aux Français“ va se révolter et l’âme de la révolte, ce seront les truchements qui, en face sur la côte vivent libres des contraintes de la vie civilisée. Un autre membre de l’expédition Villegagnon, un jeune cordelier qui avait quitté l’île, Jean de Léry, restera une dizaine de mois sur place. Après son retour en France, s’être converti au protestantisme et avoir subi la Saint Barthélémy, il entreprend en 1578, à partir de son propre voyage et séjour parmi ces *sauvages*, une sorte de contre-récit de Thévet. C’est probablement sur le texte de Jean de Léry que Montaigne se basera pour écrire dans le livre I des *Essais*, son texte intitulé “Des cannibales”, paru en 1580.

On sait que Claude Lévi-Strauss considère Jean de Léry comme le premier anthropologue et il poussera cette première approche en reprenant la formule de Montaigne : “je pense qu’il a plus de barbarie à manger un homme vivant qu’un homme mort...”. En effet, dans son ouvrage militant antiraciste *Race et histoire*, Lévi-Strauss nous dit : “le barbare c’est d’abord l’homme qui croit à la barbarie”<sup>2</sup>. Car après une première étape consistant à retourner contre le prétendument civilisé le qualificatif de barbare, on en vient à retourner ce concept de barbarie lui-même, à le considérer du point de vue de ses conditions d’émergence, c’est-à-dire à adopter une attitude non pas de dénonciation mais de critique (dans le sens kantien de critique transcendantale) : croire à la barbarie de l’Autre est le signe du refus de la modernité humaniste.

Certes, au tournant du 16<sup>ème</sup> siècles, l’occident repart à la conquête du monde avec une nouvelle arme d’universalisation : avec le christianisme, c’est le capitalisme, entendu comme internationalisation du commerce à travers le développement du système bancaire, qui se répand à travers les continents. Cette phase d’expansion capitaliste se fonde sur d’autres mutations fondamentales en occident qui ne sont pas toutes ou pas uniquement d’ordre économique : c’est également le moment de la conjonction remarquable entre l’émergence de l’État moderne, la réapparition et la diversification de l’économie de marché<sup>3</sup>, les prémices de la transformation d’une société traditionnelle en société civile autonome et une “renaissance” ou plutôt un nouveau départ pour les sciences, les arts et les visions du monde.

Née d’une rencontre hasardeuse et d’un malentendu, l’Amérique latine, le “nouveau monde” participe pleinement de cette révolution globale, ce qu’Alexandre Koyré appelle le passage “du monde clos à l’univers infini”<sup>4</sup>. Sur le plan économique, l’Amérique latine s’intègre dans le système monde en inaugurant une place de semi-périphérie<sup>5</sup>. Du point de vue de l’État

---

<sup>2</sup> LÉVI-STRAUSS, Claude, *Race et histoire*, p.22 Ed. Folio, Paris 1987

<sup>3</sup> Suivant la distinction de Fernand Braudel, on peut dire que le capitalisme évolue dans son milieu naturel constitué par l’économie de marché, dont il se nourrit –souvent aux dépens de celle-ci- et qu’il stimule en retour –jusqu’à la nausée parfois. Cf. BRAUDEL, Fernand, *La Dynamique du capitalisme*, Ed. Flammarion, Paris 1988.

<sup>4</sup> KOYRÉ, Alexandre, *Du monde clos à l’univers infini*, Ed. Idées/Gallimard, Paris 1973

<sup>5</sup> voir ADDA, Jacques, *La mondialisation de l’économie*. Ed. La découverte, Paris 1996

moderne, elle constitue le premier espace colonial. Quant aux sciences et aux arts, elle participe à leur développement de multiples façons. Mais également, l'Amérique latine va participer pleinement à une révolution culturelle : la conceptualisation par l'occident de l'Altérité.

En Europe, dans cette année 1492, trois événements marquants ont lieu : la fin de la *reconquista* avec la chute de Grenade, la découverte des terres transatlantiques, les juifs chassés d'Espagne. Les manifestations d'intolérance à l'Autre différent de soi y sont à l'œuvre à l'égard des maures, des indigènes du nouveau monde, des juifs. Ces attitudes de rejet et de violence seront retravaillées dans les Amériques à travers les figures de l'Indien, de l'esclave noir et du Marrane ; et cela s'inscrira dans la longue durée.

Les populations indiennes demeureront le plus souvent, spoliées, méprisés et exclues de fait y compris dans les États indépendants issus de la colonisation. Il faudra attendre la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle pour que la question indigène soit posée et plusieurs décennies encore pour que l'Indien structure un discours identitaire nouveau. Les Noirs importés d'Afrique dès les premières années du 16<sup>ème</sup> siècle, resteront esclaves jusqu'au 19<sup>ème</sup> siècle selon les mêmes références théoriques et religieuses ; ils n'accéderont aux droits civiques et encore partiellement à une égalité des chances qu'à la fin du 20<sup>ème</sup> siècle également. Les Marranes quant à eux, seront pourchassés par la sainte Inquisition jusqu'au 18<sup>ème</sup> siècle au nom d'un antijudaïsme chrétien traditionnel et développeront, notamment au Brésil, de subtiles syncrétismes dont on retrouve les traces aujourd'hui<sup>6</sup>. Puis, à la suite de l'immigration ashkénaze (depuis le 19<sup>ème</sup> siècle et qui s'est accrue à partir des années 30) un "antisémitisme moderne" s'est structuré, en Argentine en particulier, au sein des vieilles oligarchies aussi bien qu'aux marges des mobilisations populistes<sup>7</sup>.

Toutefois, au terme de grands massacres et d'une longue controverse entre les théologiens-juristes de l'Université de Salamanque<sup>8</sup>, les Indigènes des Amériques avaient finalement été reconnus possesseurs légitimes de leurs terres et êtres humains libres par la grâce de dieu et le droit des gens. Pour mémoire, rappelons que ces deux questions de souveraineté et d'humanité sont intimement liées dans ce débat qui opposera tout particulièrement Sepulveda et Las Casas. La rencontre de Valladolid est un temps fort de cet affrontement : en 1550 ; Las Casas en sort défait.

Deux institutions président à la colonisation : le *requerimiento* d'une part, instauré en 1514 selon la logique prônée par Palacios Rubios (la souveraineté des infidèles disparaît aussitôt que Rome réclame son droit, à savoir l'imperium du vicaire du Christ sur terre) ; l'*encomienda*, instituée en 1503, selon une logique qui tend à réduire le barbare en esclavage ou à le civiliser et de l'enfant à mettre sous tutelle et à éduquer. Après une tentative de suppression de ces institutions par Charles Quint en 1542 à travers de nouvelles Lois pour les Indes, elles seront rétablies en 1546 par l'abrogation des Lois et il faudra attendre 1578 pour voir la suppression du *requerimiento* et 1680 pour que la *Recopilacion de las Leyes de Indias*, statue sur l'injustice de la guerre contre les Indiens ; quant à l'*encomienda*, elle se disparaît très progressivement au fil de l'institutionnalisation de la propriété privée et se trouve transférée aux latifundia.

---

<sup>6</sup> cf. WACHTEL, Nathan, *La Foi du souvenir*, Ed. du Seuil Paris 2001

<sup>7</sup> cf. REIN, Raanan, *Argentina, Israel y los Judios*, Ed. Lumière, Buenos-Aires 2001. Voir aussi les polémiques reprises dans la presse en 2004-2005-2006 autour des soupçons d'antisémitisme chez Hugo Chavez ou Ollanta Humla

<sup>8</sup> cf. CASAS, Bartolomeo de las, *Très Brève relation de la destruction des Indes*, Ed. La Découverte, Paris 1996

À travers ce long débat va émerger la notion d'altérité : l'Autre comme même que soi, autre soi-même, et retravaillée l'idée d'universalisme chrétien dans la notion d'humanité. L'humanisme qui va faire son apparition philosophique et va structurer des nouvelles visions du monde doit donc beaucoup au nouveau monde. Car, si la confrontation avec la différence est pensée dès l'antiquité et reprise par la chrétienté dans son combat contre les religions concurrentes, d'abord la religion juive puis la musulmane, elle donne lieu à une opposition radicale entre le Même et l'Autre. Ce qui est neuf avec la rencontre de l'Indien, c'est qu'un autre type de rapport entre le Même et l'Autre vient troubler la pure dichotomie. Mais bien sûr ce n'est qu'un timide début et l'opposition entre barbare et chrétien va demeurer longtemps encore dominante. Et la tension entre les deux conceptions demeure aujourd'hui et continue de structurer une lutte récurrente, polymorphe et ambivalente à la fois.

En faisant un bond dans le temps, je voudrais montrer comment l'Amérique latine participe encore pleinement de la pensée occidentale et de ses grands débats philosophico-politiques, notamment à travers la question même de savoir si l'Amérique latine est partie intégrante de l'occident. Autrement dit comment, y compris en niant son action coproductrice de l'occident, l'Amérique latine prouve au contraire cette participation intime à l'occident. Et une question emblématique à cet égard est :

### **1. La question des modèles importés**

La première face de cette question se présente sous la forme d'une revendication de l'importation des modèles de l'Europe vers l'Amérique latine.

#### **- Revendiquer l'importation : Civilisation ou barbarie**

Ainsi, l'argentin Domingo Faustino Sarmiento est dans une relation de fascination à l'égard de l'Europe. Grand pédagogue, adversaire acharné du dictateur Rosas, il passa de nombreuses années en exil au Chili et en Espagne. Après avoir exercé divers mandats politiques et diplomatiques, il est élu président de l'Argentine (1869-1874). Son œuvre compte une cinquantaine de volumes sur les sujets les plus divers (essais en tout genre, histoire, biographie, pédagogie, doctrine politique, sociologie, philosophie, géographie, ainsi que des romans et des centaines de textes de conférences, de lettres et d'articles).

Convaincu de la nécessité d'éduquer la population pour mettre en œuvre un vrai développement, il veut importer les idées et les méthodes européennes qui à son sens ont permis le développement des puissances industrielles de l'époque. Son ouvrage principal, *Facundo* (1845) où il raconte la vie d'un grand caudillo partisan d'un fédéralisme préservant une grande autonomie des provinces rurales de l'intérieur de l'Argentine, Sarmiento développe sa vision des voies du développement latino-américain. Il y opposera une certaine barbarie attribuée au monde rural métissé et à la brutalité des luttes entre caudillos de l'intérieur, la civilisation introduite à travers l'urbanisation du pays conçue sur le modèle européen.

Or, d'une part, cette vision de l'Europe civilisatrice, cette fascination pour l'Europe, n'est à certain égard que la fascination que l'Europe elle-même nourrit parfois à l'égard d'elle-même. D'autre part, Sarmiento répercute en Amérique latine le complexe d'une Espagne qui se vit comme la partie arriérée de l'occident par rapport aux puissances industrielles modernes.

En somme, en appliquant une certaine conception de l'Europe civilisée et civilisatrice à l'Amérique latine, Sarmiento participe tout simplement à la pensée occidentale dominante à

l'époque en occident qui se considère comme l'avant-garde du progrès humain. D'ailleurs il ne suit pas seulement les idées en cours, mais participe pleinement à leur création. Ainsi, "trois années avant *le Manifeste du Parti Communiste*, Sarmiento rejoignait Marx quant à la supériorité de la société capitaliste industrielle sur l'agriculture, de la ville sur la campagne, de la culture universelle sur les particularismes locaux, de l'Occident sur l'Orient, de la révolution bourgeoise, enfin, comme instrument de destruction des institutions patriarcales et moyen de profanation des traditions sacrées."<sup>9</sup>

Par ailleurs, Sarmiento contribue à l'ambivalence caractéristique de toute pensée occidentale : il s'inspire et alimente en retour, toujours à son insu, un autre courant de la culture occidentale, le romantisme qui remet en cause cette idée de progrès et va valoriser ce que les Lumières méprisent et combattent, à savoir la sauvagerie, la nature, les sociétés traditionnelles, le passé, voire l'archaïsme. "La fameuse dichotomie civilisation et barbarie a été inspirée par un autre voyageur, le scientifique Alexander von Humboldt qui lors de son excursion sud-américaine entre 1799 et 1804, observait qu'en Amérique du sud, « la barbarie et la civilisation, les forêts impénétrables et les terrains cultivés se touchent et se limitent mutuellement » (*Voyage dans les régions des équinoxes du Nouveau continent*, 1877)". "Tandis que les tenants des Lumières américains prenaient pour modèle la civilisation européenne, les romantiques européens découvraient l'enchantement des terres vierges américaines, ainsi l'*Atala* de Chateaubriand".

#### - **Dénoncer l'imposition : l'occidentalisme**

La question des modèles importés d'Europe émerge en fait comme un enjeu politique avec les luttes d'indépendance, malgré et à cause du fait indéniable de liens fondateurs entre les deux continents. "L'indépendance (...) brouille les cartes de plusieurs manières. (...) D'abord parce qu'elle provoque une rupture identitaire." Ensuite parce qu'elle doit, à partir de cette rupture rhétorique et symbolique, "à la fois fonder une nation et construire un État moderne"<sup>10</sup>. La référence européenne mais également nord-américaine va être à la fois source d'inspiration et d'identification ambivalente tant en matière de projet politique et de construction institutionnelle qu'en ce qui touche aux grands débats théoriques sur la citoyenneté, la souveraineté, la nation.

Certes, le modèle de l'État-nation indépendant a été importé en Amérique latine, dans la mesure où les guerres d'indépendance ont y eut lieu après celle des États-Unis d'Amérique et après la refondation de l'État-nation français à travers la Révolution ; mais les États latino-américains ne sont pas plus "induits" de ce point de vue, que l'Italie ou l'Allemagne (qui réalisent leurs unités nationale bien après la constitution de la plupart des États latino-américains). "Nous sommes bien loin d'une quelconque imitation aveugle de ce qui vient de l'extérieur, on est en présence de stratégies complexes, d'emprunts variés, de combinaisons inédites d'éléments appartenant au fond commun de la modernité occidentale. Les élites de cette première époque indépendante se posent des problèmes qui sont ceux du monde occidental post-révolutionnaire : comment rendre compatible la souveraineté du peuple avec la stabilité politique ? comment définir un citoyen ? (...)"<sup>11</sup>. Ainsi, la multiplication des Constitutions à la suite des indépendances n'est pas sans faire penser aux quatre tentatives d'architecture institutionnelle auxquelles se livrent les révolutionnaires français :

---

<sup>9</sup> SEBRELI, Juan José, *Críticas de las ideas políticas argentinas*, Ed. Sudamericana, Buenos-Aires 2002, p.23

<sup>10</sup> GUERRA, François-Xavier, Introduction de LEMPÉRIÈRE Annick, LOMNÉ, Georges, MARTINEZ, Frédéric et ROLLAND, Denis, *L'Amérique latine et les modèles européens*, Ed. L'Harmattan, Paris 1998, p.8

<sup>11</sup> GUERRA, François-Xavier, Introduction de LEMPÉRIÈRE Annick, LOMNÉ, Georges, MARTINEZ, Frédéric et ROLLAND, Denis, *L'Amérique latine et les modèles européens*, Ed. L'Harmattan, Paris 1998, p.9

tâtonnements, hésitations, essais de division des pouvoirs tout en affirmant l'unité de la nation, crainte du suffrage universel alors même qu'on exalte le peuple<sup>12</sup>.

Mais cette similitude féconde des problématiques va être masquée par deux stratégies opposées : l'une clamant la nécessité de reproduire les schémas européens érigés en modèle à copier fidèlement, l'autre en rejetant absolument toute ressemblance avec un monde originaire du quel on prétend s'émanciper. Or, chaque position est non seulement erronée mais surtout mensongère : les tenants d'un progrès libérateur venu d'occident sont les instruments conscients ou non d'une exploitation éhontée des populations latino-américaines par leurs propres élites ; et les tenants d'une rupture salvatrice d'avec cet occident prétendument dominateur seront souvent soit les reproducteurs zélés de la révolution bolchevick, soit des représentants de formes politiques variées non pas seulement typiquement latino-américains, mais parmi d'autres en Europe et ailleurs.

## **2. Un espace international des idées et des pratiques politiques**

On voit en effet se dessiner une sorte de grand marché des idées et des modèles politiques qui vont circuler de plus en plus vite à travers le monde. Depuis la Révolution française, jusqu'à la démocratie participative de Porto Allegre. Mais il ne s'agit de modèles figés mais des idées et des pratiques qui constituent les matériaux de base pour des bricolages locaux en mouvement sans cesse renouvelés. Ainsi en est-il de ces grands idéaux-types et cadres interprétatifs :

L'autoritarisme politique

Les révolutions : nationales, bolcheviques, libérales

Le fascisme

Le populisme

L'antisémitisme

La démocratie représentative

Les types de régimes

Le vote des femmes

Les modèles de développement

Le culturalisme

L'occidentalisme

Le nouvel universalisme

## **Conclusion**

L'incontournable comparatisme.

Il n'y a pas de concepts occidentaux qui ne seraient pas pertinents pour l'Amérique latine si on les conçoit dans leur dynamique ambivalente et leur complexité.

---

<sup>12</sup> voir à ce sujet, l'ouvrage magistral de GAUCHET, Marcel, *La Révolution des pouvoirs*, Ed. Gallimard, Paris 1995